



Sylvain Delouvé, Patrick Rateau et Michel-Louis
Rouquette (dir.), *Les peurs collectives*
Maël Dieudonné

► **To cite this version:**

Maël Dieudonné. Sylvain Delouvé, Patrick Rateau et Michel-Louis Rouquette (dir.), *Les peurs collectives*. *Compte rendu de l'ouvrage : Sylvain Delouvé, Patrick Rateau, Michel-Louis Rouquette (dir.), Les ..* 2013, <http://lectures.revues.org/12674>. <halshs-00976416>

HAL Id: halshs-00976416

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00976416>

Submitted on 9 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sylvain Delouvé, Patrick Rateau et Michel-Louis Rouquette (dir.), *Les peurs collectives*

Maël Dieudonné

Doctorant en sociologie à l'université Lyon 2, rattaché au Centre Max Weber

11/11/2013

Le thème de la peur est devenu omniprésent dans le discours médiatique, attestant de la profondeur avec laquelle il imprègne l'imaginaire collectif, s'imposant naturellement comme un objet d'investigation pour les sciences sociales. Ainsi Sylvain Delouvé et Patrick Rateau justifient-ils de lui consacrer un ouvrage collectif et pluridisciplinaire, dont le projet a été initié par Michel-Louis Rouquette. Ils soulignent dès l'introduction que l'analyse de la peur soulève des difficultés de deux ordres.

Au niveau conceptuel d'une part, la notion de peur s'avère difficile à cerner. Faut-il y rattacher les grandes craintes abstraites d'une époque (angoisse suscitée par le terrorisme, le changement climatique, le SIDA, ...) au même titre que les « frayeurs tranquilles » éprouvées par chacun au quotidien (celle des araignées par exemple) ? De fait, la littérature scientifique s'est focalisée sur la notion de risque, sans vraiment théoriser celle de peur (elle en est tantôt utilisée comme synonyme, tantôt reléguée à l'arrière-plan de l'allant de soi). Si les travaux consacrés à des peurs spécifiques se sont multipliés depuis une quinzaine d'années, aucun ne s'est attaché à analyser la peur pour elle-même, en tant que réalité spécifique. C'est pourquoi les auteurs proposent d'« explorer la signification attachée à la peur et les règles et coutumes qui régissent la manière dont elle est vécue et exprimée » (p. 10) : il s'agit bien de montrer en quoi elle constitue une réalité socialement façonnée, et révélatrice de contextes sociaux particuliers.

Au niveau théorique d'autre part, l'analyse de la peur nous contraint à affronter la question de l'articulation de l'individuel et du collectif dans les phénomènes émotionnels. Les peurs individuelles partagent, certes, les mêmes objets. Méritent-elles pour autant d'être considérées comme la simple actualisation, à l'échelle de ses membres, d'un phénomène collectif ? Autrement dit, est-il possible de prendre en compte l'intervention des facteurs sociaux dans les processus individuels de pensée sans renoncer à rendre compte de leur spécificité ?

Selon Sylvain Delouvé et Patrick Rateau, la notion de « pensée sociale » mise en avant par Michel-Louis Rouquette en 1973 constitue un excellent cadre théorique pour interroger ce double enjeu, notamment parce qu'elle permet de détacher l'analyse des processus de pensée de celle de leurs contenus concrets. Les auteurs soulignent ainsi que « toutes les manifestations de la pensée sociale [...] indiquent qu'une activité cognitive ou son résultat manifeste se trouve davantage rattaché à une appartenance socioculturelle spécifique qu'aux propriétés supposées objectives de l'information à traiter » (p. 12-13). L'ouvrage est conçu comme une défense et une illustration de cette notion, portées par dix contributions organisées en trois parties, et majoritairement rédigées par des psychologues sociaux.

La première partie rassemble trois contributions qui s'efforcent de systématiser l'analyse des peurs collectives en les modélisant. Michel-Louis Rouquette, tout d'abord, suggère de réduire la complexité de leurs manifestations en les classant selon deux critères : les raisons de leurs objets (selon qu'elles supposent ou non une intervention intentionnelle, de la part d'entités humaines ou non humaines) et les lieux autour desquels les peurs s'expriment (qui dans l'imaginaire collectif sont parfois destinés à inspirer la peur – c'est le cas de l'enfer – mais servent plus souvent de support à sa projection – ainsi des cimetières, des forêts...). Andreea Ernst-Vintila, Rafael Pecly Wolter et Jean-Louis Tavani appliquent ensuite cette démarche taxinomique à l'exemple du tsunami survenu en 2004 dans l'Océan Indien et à celui du désastre de Fukushima. Patrick Rateau complète cette approche en isolant les « propriétés sociocognitives » qui autorisent certaines peurs à se constituer comme collectives (par exemple, le fait que les individus ne possèdent aucun moyen d'action sur son objet).

La seconde partie est consacrée à l'exploration des principaux facteurs intervenant dans la pensée sociale, que sont la culture et l'héritage. Birgitta Orfali montre ainsi comment les individus mobilisent les représentations traditionnelles de l'alimentation pour mettre en forme les craintes suscitées par une affaire d'empoisonnement dans un fast food, et justifier les adaptations éventuelles de leurs pratiques alimentaires. Gérald Bronner attribue le succès actuel de l'idéologie précautionniste à certaines des pentes irrésistibles sur lesquelles glissent les raisonnements individuels : elles le conduisent à préférer les interprétations univoques et les explications monocausales, à surestimer le danger des risques dont les probabilités d'occurrence sont très faibles, etc. Toshiaki Kozakāi s'interroge à son tour sur le rôle des émotions dans le maintien de l'ordre social, en s'appuyant (dans une perspective fort durkheimienne) sur l'exemple de la peur du crime. Florian Pacotte, Sylvain Delouvé et Patrick Rateau entreprennent finalement d'illustrer le fonctionnement de la pensée sociale en étudiant la façon dont les journalistes se sont emparés de la nouvelle de la création d'un « super-virus » de la grippe dans un laboratoire de recherche.

La troisième partie de l'ouvrage s'intéresse aux enjeux identitaires affleurant dans les phénomènes de peur collective. Ainsi Jean-Bruno Renard interprète-t-il les phénomènes d'hystérie collective comme une somatisation des peurs sociales, pour remarquer qu'ils se produisent toujours au sein de groupes fortement intégrés. Silvia Krauth-Gruber, Virginie Bonnot et Ewa Drozda-Senkowska questionnent ensuite les effets des menaces et des peurs collectives, constatant qu'elles entravent le fonctionnement de la pensée. Enfin, Christèle Fraissé, Estelle Masson, Adeline Raymond et Elisabeth Michel-Guillou analysent l'influence des stéréotypes de sexe, et des identifications qu'ils engendrent, sur les craintes suscitées par le mariage homosexuel.

Apparaît déjà dans cette présentation rapide une impression que la lecture de l'ouvrage pourra seulement confirmer : sa trame est tissée très lâchement. Certaines contributions entretiennent avec son sujet un rapport qui n'est ni évident, ni explicite (dans l'une d'elles, le terme même de peur n'apparaît pas une seule fois) ; d'autres se distinguent par une tonalité franchement normative et une démarche naturalisante qui contraste singulièrement avec le projet compréhensif revendiqué par ses direc-

teurs. Le caractère succinct de l'introduction et l'absence de conclusion n'aident pas à retrouver le sens de l'ensemble. La rigueur méthodologique des contributions est également variable : certaines s'appuient sur un matériel empirique clairement présenté et analysé (il consiste principalement en l'analyse de corpus médiatiques et en des expériences portant sur la perception de certaines craintes par leurs sujets) ; d'autres s'embarrassent de moins de contraintes avant de monter en généralité. Si les contributions sont donc inégalement convaincantes, il faut en revanche souligner le réel effort de synthèse consenti par quelques-unes, qui permettent de bien comprendre comment la psychologie sociale s'empare des thèmes qu'elles traitent, et les éclairent de manière intéressante. Ces textes constituent sans doute la meilleure raison de recommander cet ouvrage.